

Extrait 1 : Désir, puissance et philosophie.

SOCRATE

Je parle donc. Si embarrassant qu'il soit pour un amoureux d'entreprendre un homme qui rebute ses amants, il me faut pourtant oser exprimer ma pensée. Moi-même, Alcibiade, si je te voyais satisfait des avantages que je viens d'énumérer et déterminé à t'en contenter toute ta vie, il y a longtemps que j'aurais renoncé à mon amour, du moins je m'en flatte. Mais tu as d'autres pensées et je vais te les énoncer à toi-même, et tu reconnaîtras par là que je n'ai point cessé d'avoir les yeux sur toi. Je crois en effet que, si quelque dieu te disait : « Que préfères-tu, Alcibiade, vivre avec les avantages que tu as maintenant ou mourir sur-le-champ, s'il ne t'est point possible d'en acquérir de plus grands ? », je crois, dis-je, que tu préférerais mourir. Mais alors dans quelle espérance vis-tu donc ? Je vais te le dire. Tu penses que, si tu parais bientôt dans l'assemblée du peuple athénien, ce qui arrivera sous peu de jours, tu n'auras qu'à te présenter pour convaincre les Athéniens que tu mérites d'être honoré plus que Périclès ou tout autre qui ait jamais existé, et qu'après

Iles en avoir convaincus, tu seras tout-puissant dans la ville ; et, si tu es tout-puissant chez nous, tu le seras aussi chez les autres Grecs, et non seulement chez les Grecs, mais encore chez les barbares qui habitent le même continent que nous. Et si le même dieu te disait encore que tu dois te contenter d'être le maître ici, en Europe, mais que tu ne pourras pas passer en Asie, ni te mêler des affaires de ce pays-là, je crois bien que tu ne consentirais pas non plus à vivre à ces conditions mêmes, parce que tu ne pourrais remplir presque toute la terre de ton nom et de ta puissance. Oui, je crois qu'à l'exception de Cyrus et de Xerxès, il n'y a pas d'homme que tu juges digne de considération. Que telles soient tes espérances, c'est pour moi certitude, et non conjecture. Peut-être me demanderas-tu, sachant bien que je dis vrai : « Eh bien, Socrate, qu'a de commun ce préambule avec la raison que tu voulais donner de ta persévérance à me suivre ? » Je te répondrai donc : « C'est qu'il est impossible, cher fils de Clinias et de Deinomakhè, que tu puisses réaliser tous ces projets sans moi, tant est grande la puissance que je crois avoir sur tes affaires et sur toi-même. » C'est pour cela, je pense, que le dieu m'a si longtemps empêché de te parler et que j'ai attendu le moment où il le permettrait. Car si toi, tu espères faire voir au peuple que tu es pour lui d'une valeur sans égale et acquérir aussitôt par là un pouvoir absolu, moi, de mon côté, j'espère être tout-puissant près de toi, quand je t'aurai fait voir que je suis pour toi d'un prix inappréciable et que ni tuteur, ni parent, ni personne autre n'est à même de te donner la puissance à laquelle tu aspires, excepté moi, avec l'aide de Dieu toutefois. Tandis que tu étais plus jeune et avant que tu fusses, semblait-il, gonflé de si grandes ambitions, le dieu ne me permettait pas de m'entretenir avec toi, pour que mes paroles ne fussent pas perdues. Il m'y autorise à présent ; car à présent tu peux m'entendre.

ALCIBIADE

III. — Je t'avoue, Socrate, que je te trouve beaucoup plus étrange encore, à présent que tu t'es mis à parler, que lorsque tu me suivais sans rien dire, et cependant, même alors, tu le paraissais terriblement. Maintenant, que je nourrisse ou non les projets que tu dis, ton siège est fait là-dessus, et j'aurais beau le nier, je n'en serais pas plus avancé pour te persuader. Voilà qui est entendu. Mais si j'admets que j'ai réellement ces desseins, comment seront-ils réalisés grâce à toi, irréalisables sans toi ? Peux-tu l'expliquer ?